

Communiqué de presse

Vincent Baudoux

Exposition à la maison de l'image de Bruxelles 2020

"Pomme pourrie"

À la fin des années 1950, on trouve de tout aux Arts Décoratifs de l'école secondaire des Instituts Saint-Luc de Bruxelles. De vrais hommes qui ont déjà bourlingué, dont un ancien de La Légion. Un autre, champion de Belgique de lutte simule des chutes dans les escaliers. Les mêmes vénérables marches en bois où Claude Bourgoignie — qui a obtenu la permission d'apporter son engin pour le cours de dessin — fait une démonstration de moto-cross. Une chèvre apeurée, elle aussi prétexte du cours de dessin, met le bazar. Un magicien réalise ses tours quand les cours d'iconographie ou d'histoire du costume deviennent barbants. Un autre joue de l'accordéon alors qu'il est amputé de plusieurs doigts. Un acrobate s'amuse à passer de fenêtre en fenêtre, par l'extérieur... au quatrième étage. Picha fait partie de cette joyeuse bande, mais son activité étant nettement plus dangereuse — il dessine des idées peu conformes à l'idéal religieux — c'est lui que l'autorité choisit d'exclure.

"Pomme pourrie", c'est ainsi que le très dévot préfet des études nommait Jean-Paul Walravens avant qu'il ne devienne Picha. L'expression implique une personne dépravée au regard du refoulement peu désireux de se libérer de sa servitude volontaire. Il implique aussi son pouvoir de contagion, pire que le vers dans le fruit. Les petits dessins de Picha ne sont certes pas les seuls à avoir taquiné une institution deux fois millénaire, l'histoire du cartoon en regorge. Sans le savoir, l'homme de Dieu aura rendu service au jeune dessinateur en le confortant dans l'idée qu'un idéal peut aisément se transformer en terreur. Picha constate que la tavelure fonde une bonne part des relations humaines, entre les peuples et les nations jusqu'aux relations de couple, et ce, probablement depuis la pomme d'Adam et Eve. Picha choisit d'en ricaner glauque. Le dessinateur, devenu cinéaste, ne tardera pas à déceler l'infamie au cœur des mythes, ces condensés exemplaires de l'imagination humaine. Tarzan, Blanche Neige, et même la théorie de l'évolution de Darwin en feront les frais.

Depuis quelques années, le cuir tanné par la vie, l'homme vieillissant bien (il n'était donc pas aussi avili qu'on a voulu le dire) se tourne vers la peinture. Ces images fixes qui ralentissent le défilement du cinéma sont-elles une manière d'ignorer l'inéluctable du sablier ? Serait-ce une façon de parler un peu moins de l'innommable ? Des spectres surgissent. Sombres. Flous. Sans regard. Quelle est la part d'humanité de ces mutants ? Viennent-ils d'un lointain passé, ailleurs, ou préfigurent-ils l'avenir ? Hybrides, sinistres, greffés, on ne sait s'ils apparaissent ou disparaissent, décharnés sûrement, dans le No man's land de la grisaille triste. Picha a choisi de peindre à l'huile sur du papier. Ce dernier étant poreux (contrairement à la toile préparée), le liquide visqueux se diffuse parmi les fibres comme autant de mycéliums rongean les certitudes les plus claires. L'infestation dont Picha se moquait jadis constitue désormais le cœur même de ses tableaux.

Vincent Drion

Michel Michiels

Exposition à la Maison de l'image de Bruxelles 2020
À propos des œuvres récentes de Picha

Le cartooniste incisif, redoutablement efficace qu'il était dans une vie antérieure s'est mué en explorateur de l'invisible. Picha, qui dans ses films et séries d'animation, excellait à générer un prolifique casting, poursuit dans sa peinture (à l'huile) l'enfantement d'une humanité hybride entre l'homme et l'animal. Il nous conduit aux frontières des légendes peuplées des ombres étranges dont il pressentait l'existence. A moins que ce soit la peinture qui par son alchimie bienveillante les lui ait dévoilé en faisant de lui le médium qui, seul peut voir dans une image tout le monde parallèle qu'elle occulte. Avant l'oeuvre peinte, les images initiales de Picha, sont des photos glanées de ci-delà mais dont un détail l'inspire, il s'en saisit, le triture jusqu'à ce que l'image lui dévoile ce qu'elle cache, dès lors s'ouvre la porte de ses mystères, Picha entre dans le mythe, peuplé d'êtres immatériels et diaphanes dont la présence est incertaine. Il y découvre des familles improbables, indicibles, ineffables paisibles mais dérangeantes probablement mutantes à moins qu'elles n'aient pas atteint l'humanité suffisante pour nous rassurer. Il entre dans un inconscient habité d'archétypes religieux. L'humain est trouble, rien est évident, tout est lointain, si pas ancien, les apparences sont trompeuses, des inévitables jumeaux sont omniprésents...
une oeuvre à couper le souffle.

Michel Michiels

Michel Michiels

Exposition à la Maison de l'image de Bruxelles 2020

À propos de l'œuvre Cartoons et de la censure

Longtemps avant la consécration de Tarzoon à Cannes, Picha jouait déjà dans la catégorie culte. J'éviterai donc d'ajouter des éloges aux louanges. Mon commentaire relèvera plus du sociologique que de l'artistique. Il se résume à cette question : l'oeuvre de Picha aurait-elle pu exister aujourd'hui? Je crains que non. Heureusement, la dithyrambe est dite comme la messe sur cette œuvre considérable, provocatrice et dérangeante et l'actuelle auto censure qui règne en maître arrive un poil trop tard pour lui chercher des poux. Avec ses images décapantes, castratrices, irrévérencieuses, incongrues et blasphématoires ou la religion, le sexe, le sang et la mort sont omniprésents, l'Infréquentable Picha est bien l'antithèse de notre confort moral. Aujourd'hui il aurait à affronter les escadrons de défenseurs et défenderesses de toutes les causes morales pour autant qu'elles soient conformes au politiquement correct devenu la bible comportementale de notre époque.

Cette exposition de la maison de l'Image présente le chemin parcouru par l'artiste depuis les années 70 où il sévissait dans la presse internationale avec des dessins dont la diffusion serait inimaginables aujourd'hui. L'époque n'était pourtant pas de tout repos pour les dérangeurs de tous poil comme lui, Reiser et autres officiants de Hara Kiri, (1) avec cette différence de taille qu'ils n'étaient pas encore exécutés à la kalachnikov comme chez Charlie. Entre eux et nous, le temps est passé, le temps qui a inversé les valeurs : les jeunes naissent vieux et les vieux sont confinés.

Notre époque et son aspiration frénétique à la conformité est celle du vocabulaire fédérateur auto censuré. Elle ne tolère rien qui ne soit irréprochable : invoquer les Français sans citer les françaises passe pour de la misogynie. La paillardise, est très mal vue, le non sense, forcément dérangeant et par essence incorrect, est devenu suspect. La démagogie est très tendance, elle nous est servie à tous les repas et on en redemande. Voilà donc le modèle fédérateur qui bénéficie enfin de l'adhésion internationale. Et c'est précisément dans cette conformité ambiante que Picha nous montre le chemin parcouru depuis les années 70 où il publiait des dessins d'humeur et d'humour, incongrus, corrosifs et provocateurs, impensables aujourd'hui. Voilà pourquoi, Picha est beaucoup plus dérangeant maintenant que hier. Et donc plus important encore maintenant qu'avant.

Michel Michiels

(1) L'évêché de Malines qui tenait ses cartoons à l'oeil en a fait un persona non gratta en Flandre. Le chaïnon manquant connu le clash avec les défenseurs américains des animaux. L'affiche du Big Bang fut censurée par la RATP. Les carabiniers ont fermé son expo à Rome. Sans parler des censures multiples de Tarzoon avec les ligues US bien pensantes. Et les affiches du même Tarzoon censurées aux usa.

Robert Bonaccorsi

Extraits du catalogue de l'exposition à la villa Tamaris (Bandol) Juillet 2015

Intro Paintings

... Des huiles sur papier, diaphanes, estompées, venues d'au-delà les apparences. De nulle part ! Picha en entreprenant ce travail s'est donné sinon des contraintes tout au moins un processus de mise en oeuvre... Cette manière de regarder, d'entendre, l'indicible se fonde sur l'échange des regards, entre le constat, « le faire » et le « comment c'est fait ». Un processus sans doute, celui de la création dans sa dialectique complexe. Picha rend ainsi compte des rapports entre l'image et le rendu peinture. Il s'inspire de photographies captées, dérobées au flux d'images que les écrans de télévision déversent en un flot irréprouvable le jour et la nuit, pour s'interroger sur la figure. Le « figural » plus justement. S'inventer un monde, créer un univers à partir d'une lisière incertaine, en détournant plastiquement les images, créer le trouble de la représentation. Figure, fiction, image, leurs contradictions, leurs relations sont au coeur de cette problématique..... Partir d'un détail, d'une vision, l'agrandir, utiliser l'impression numérique avant le travail à l'huile, changer d'échelle, revenir à l'impression permettent à Picha de redonner une nouvelle vie plastique, une humanité autre à ses figures évanescences. Il joue avec le grain de la photo mais aussi de son essence, de sa logique pour aboutir à une oeuvre évocatrice, fantomatique où la figure affirme sa présence conjointement avec son effacement... En refusant la logique mimétique, Picha joue sur l'apparition et la disparition, le visible et l'invisible, sans tomber dans un pur formalisme. Il ne faut surtout pas se fier aux apparences. Ainsi depuis toujours, de l'enfance à la peinture, du dessin à la réalisation, Picha traque inlassablement d'un oeil acéré les secrets derrière les portes et les motifs dans le tapis.

Intro Cartoons

... Vite imprimés, lus, regardés, compris, (le coup d'oeil doit suffire), les dessins de Picha s'inscrivent dans l'épure et la synthèse. Ils constituent autant d'instantanés gardant pour la plupart trente ou quarante ans après la même force corrosive. Picha possède au plus haut point un point de vue, une politique de l'humour. La mécanique du rire d'une époque peut très vite se gripper. L'air du temps se dissipe le plus souvent. Le dessin d'humour de Picha tient bon, perdure, conserve sa noirceur décapante. Sexe, politique, religion, un mélange des genres avec comme objectif comment grignoter, dépasser, bousculer la ligne rouge des convenances. Tout cela grâce à un dessin parfaitement indéniable. On reconnaît un Picha, de la même façon qu'un Reiser, ou un Wolinski, un Desclozeaux, un Siné. Pierre Sterckx écrivait justement que « Picha ne met pas une blague en dessin, il dessine une blague ». La simplicité

se travaille et ce trait qui relève d'une ligne claire, qui semble hésiter, ou tout au moins se chercher, retrouve sa cohérence dans la composition, l'enchaînement des séquences, l'évidence de l'indicible. Picha maîtrise ainsi avec un art consommé le génie (ou peut-être le démon) de la simplicité. Et si le diable se cache dans les détails, l'épure se révèle ici diaboliquement efficace...

Intro Movies &TV

... Et puis la Honte de la Jungle. Il y a un avant et il y aura un après, mais ce passage au long métrage constitue bien pour Picha un prolongement mais aussi un saut dans quelque chose d'autre. Le jeu parodique lui est familier, mais ici se distingue un parfum de détournement....Coréalisé avec Boris Szulzinger le film sera projeté au Festival de Cannes en 1974 et connaîtra l'année suivante un immense succès public...Si dans la version française Georges Aminel prête sa voix à Tarzan, aux U.S.A. c'est Johnny Weissmuller Junior, le fils de l'emblématique Tarzan des films MGM et RKO (de 1932 à 1947) qui « borgborysme » avec talent . Picha fait aussi appel à de jeunes comédiens John Belushi et Bill Murray, excusez du peu !. Les ayants droits d'Edgar Rice Burroughs intenteront un procès et réclameront, à défaut de faire interdire le film, de modifier le nom du héros Tarzoon deviendra Shame. Procès gagné par Picha en France, perdu aux U.S.A. L'affiche sera également corrigée dans un souci de décence (le slip léopard du héros sera remis en place !). Picha récidivera en 1980 avec le Chaînon manquant (prix de la Fondation Philip Morris pour le cinéma). Puis entre 1981 et 1986, il réalise le Big Bang, une satire de la guerre froide vue au prisme de la guerre des sexes. Un échec commercial mais une réussite artistique. Il poursuit sa carrière de dessinateur de presse au Matin de Paris (1987-1988) réalise des courts métrages, des dessins animés pour CANAL + (Zoolympics, Zoocup 1990-1995) et renoue (pour la dernière fois !) avec le film d'animation avec Blanche Neige, la suite (2001-2006). Des arts mécaniques aux arts libéraux, la frontière est aujourd'hui tenue. Picha avec une élégance nonchalante, un charme discret, un humour sans faille, glisse et interfère entre le 7ème et le 9ème art (la bande dessinée et l'art culinaire) bousculant les nomenclatures...

Notes :

1 – Sortir Paris, Télérama 5/12/2014

2 – On trouve le jeu de mots dans le dossier de presse consacré à Picha par la Galerie Forêt Verte, Paris, 2014.